

Mises en récit et mises en commun. Les revues québécoises depuis 1976¹

Chloé Savoie-Bernard (Université de Montréal),
Caroline Loranger (Université de Montréal),
Xavier Dionne (Université d'Ottawa)
et Jean-Pierre Couture (Université d'Ottawa)

Les revues québécoises contemporaines connaissent des mutations rapides. La revue de poésie *Estuaire*, en 2015, a complètement changé de facture graphique. *Moebius* a renouvelé son comité éditorial et repensé, à l'instar d'*Estuaire*, sa présentation visuelle en 2016 tandis que *Liberté* a annoncé cette année qu'elle sera dirigée par des femmes et qu'elle souhaite accentuer sa présence dans les débats

¹ Ce numéro a bénéficié de l'appui financier de la Faculté des arts de l'Université d'Ottawa.

politiques. Les revues sont des objets particulièrement malléables, prompts à être reconfigurés par des animatrices et des animateurs qui changent régulièrement. Les circonscrire demande donc de s'attacher au mouvement intrinsèque de ces publications. Cela dit, les revues évoluent aussi sous le poids d'une certaine latence. Les réseaux, les idéologies et les effets de champs inscrivent également leur marque sur ces objets, au-delà de la volonté des individus qui composent leurs comités de rédaction. Le succès des revues ainsi que leur fortune critique et médiatique dépendent également de la réception d'un public et de leur capacité à occuper le décor idéologique, esthétique et artistique de divers milieux. Les étudier peut donc permettre de saisir les intérêts, discours et paroles qui circulent autour et à travers elles. Nous vous présentons ces perspectives qui incarnent un regard sensible sur les revues littéraires, culturelles et d'idées publiées durant les quarante dernières années au Québec².

La revue comme communauté

La première évidence qui ressort de ce numéro est la suivante : la période qui suit la Révolution tranquille montre que la posture d'engagement des revues s'exprime par une forte adhésion à une constellation féministe. Elle est aussi marquée par une réflexion sur le positionnement de l'intellectuel, phénomène notamment remarqué par Andrée Fortin (2006). Afin d'explorer ce repositionnement, ce

² Ce dossier fait suite au colloque scientifique intitulé « Mises en récit et mises en commun » tenu les 13 et 14 octobre 2016 à l'Université de Montréal. Orchestré par un comité d'organisation composé des professeurs Jean-Pierre Couture (Université d'Ottawa), Karim Larose (Université de Montréal), Michel Lacroix (UQAM), Marie-Andrée Bergeron (Université de Calgary), Jean-Philippe Warren (Université Concordia) et des doctorants Chloé Savoie-Bernard (Université de Montréal), Élyse Guay (UQAM), Rachel Nadon (Université de Montréal), Xavier Dionne (Université d'Ottawa) et Caroline Loranger (Université de Montréal).

numéro réunit des contributions s'appuyant sur diverses approches : littéraires, sociologiques, politiques et esthétiques. Nous souhaitons ainsi souligner comment les périodiques constituent – par leurs formes, leurs discours et leurs réseaux spécifiques – un espace de réflexion complexe en résonance avec les représentations qui circulent en société. Véhiculant valeurs, sensibilités et idéologies, les revues mettent en lumière des fragments de l'histoire de la société québécoise en éclairant certaines de ses angoisses et aspirations collectives. Ouvrage dont la singularité est réitérée à chaque nouvelle parution, la nature même d'une revue appelle la création d'une communauté d'esprit puisqu'elle « manifeste un projet d'écriture collective, rassemble une équipe » (Lacroix, 2011, p. 38). Collaborateurs et collaboratrices ayant ensemble participé à établir la ligne éditoriale de la publication ou provenant de milieux distincts, se côtoient alors que leurs textes s'alignent dans les pages du périodique. Comme l'a toutefois montré Michel Lacroix, la double signature de la revue – celle du titre du périodique et celle de l'auteur.e qui y signe un article – se traduit parfois par un décalage entre le discours prôné par la revue et la singularité des voix qui le composent.

La sociologie de la littérature permet, à tout le moins en partie, de sortir de cette dichotomie, car elle donne à lire les revues

comme le résultat d'un incessant travail de sociabilité, travail de création, maintien et rupture de liens, travail d'échanges de textes et de points de vue. Voir comment le groupe se fait et se défait, en étant à pied d'œuvre dans les revues, faire une cartographie plus fine des relations établies entre les collaborateurs des revues, reconstituer les échanges qui s'y déroulent (ses circuits, ses temps forts et faibles, ses matériaux : manuscrits, livres, idées, appuis, argent, etc.) : tout cela permet une lecture plus complexe de la revue comme lieu de sociabilité (Lacroix, 2012, en ligne).

Il devient alors possible de penser la revue comme une communauté de laquelle émerge un discours qui, sans être d'une cohésion absolue, demeure partagé et représentatif du projet qui anime les collaboratrices et les collaborateurs. Assemblage de voix solidaires, la revue devient mise en commun lorsque chacune de celles-ci apporte un point de vue complémentaire. Or, par « complémentaire », nous n'affirmons pas que les signataires des revues composent un discours semblable à un soliloque, porteur d'une parole homogène. En effet, des voix discordantes peuvent être présentes au sein d'un même numéro, mais, étant regroupées sous la même enseigne, ces présences antagonistes n'en deviennent pas étrangères au chœur dont elles font partie. Elles participent à circonscrire l'espace de tension entre ses participants et participantes. Les revues constituent en ce sens un observatoire permettant d'interroger la manière dont se forment et se déforment les alliances et les mésalliances intellectuelles, à la fois au sein de chaque revue, mais également au sein d'un champ où les revues s'échangent et partagent des auteurs et des références communes (Bernier-Renaud, Saint-Louis et Couture, 2011).

Ajoutons que les discours qui émergent de cette mise en relation des différents acteurs au sein des revues sont le résultat d'une construction de l'image que le groupe de la revue souhaite donner. En ce sens, il est essentiel de prendre en compte, comme l'explique Michel Nareau, que « l'étude des revues joue à mi-parcours entre l'examen d'un corpus pris en lui-même et les conditions d'admissibilité de son énonciation, à la fois au sein du domaine éditorial et de l'actualité culturelle et politique » (Nareau, 2011, p. 15). La revue fait écho au discours politique ou social duquel elle émerge, mais participe aussi à la création

de son propre discours intrinsèque, récit en cohésion ou en opposition avec le milieu dont elle est issue. Les articles que nous proposons ici prennent acte de cette posture métacritique nécessaire à l'analyse de l'émergence de ces discours.

Kaléidoscope de moments charnières, les lectures des revues que nous présentons mettent donc en branle différents moments de l'histoire intellectuelle du Québec. Comme toute histoire, celle que nous présentons est nécessairement lacunaire et comporte des absences de taille. Malgré tout, nous circonscrivons, avec les articles de ce dossier, quelques tendances essayistiques et esthétiques des revues québécoises contemporaines. Si l'étude des revues reste un champ peu exploité dans les études savantes, l'étude des revues *contemporaines*, quant à elle, souffre encore plus d'un manque de théorisation qui oblitère leur importance, tant d'un point de vue sociologique, qu'historique ou littéraire. Ainsi, ces articles, nous l'espérons, sauront constituer des bases critiques afin d'ouvrir vers des perspectives de recherche plus larges.

Transmission et subversion de l'héritage intellectuel

D'entrée de jeu, Guillaume Bellehumeur signe un texte sur la revue *La Conspiration dépressionniste* fondée en 2003. Les discours qui y sont contenus se démarquent dans une époque faite de fatigue et de résignation en refusant d'emblée le sérieux et la clarté. *La Conspiration* se positionne dans le champ par une volonté d'activer un discours critique dans le contexte d'une ambiance hégémonique et défaitiste. Cette posture soulève la question, cruciale, de savoir « ce qui fait époque », mais également souligne la connivence avec un discours qui lui servira d'inspiration.

La contribution de Bellehumeur invite à s'interroger sur une réception intellectuelle contemporaine insoupçonnée au Québec, soit le discours lettriste, qui a émergé en France au milieu des années 1950. Bellehumeur met en lumière un héritage qui s'incarne au travers de procédés intertextuels dans *La Conspiration dépressionniste*, où sont repris et déplacés des éléments propres aux lettristes. Ce faisant, il montre à la fois la façon dont certains discours, d'un lieu géographique et temporel à un autre, peuvent encore servir à montrer les dents; pourvu que la déférence n'en fasse pas un objet sacré. Il semble que la revue irrévérencieuse de Québec l'ait compris.

Féminisme et rôles des genres en revue

Alors que l'article de Bellehumeur montre la reprise d'un héritage, qui, bien que subverti, interroge tout de même la manière dont la transmission intellectuelle peut se réfléchir, les revues féministes, elles, cherchent plutôt à inventer une nouvelle tradition, en faisant *tabula rasa*. Dans leurs pages, les femmes exploitent de nouveaux langages reflétant mieux leur présence, déconstruisent les idéologies et explorent les réalités dites « féminines ». Les revues sont en effet le lieu privilégié du discours féministe émergent des décennies 1970 et 1980 au Québec.

Le discours féministe trouvera un catalyseur en la personne de Nicole Brossard, membre fondatrice et éditrice des revues *La Barre du Jour* (qui devient *La Nouvelle Barre du Jour*) et *Les Têtes de pioche*. Dans son article, Sarah Yahyaoui compare les politiques éditoriales des deux publications dirigées par Brossard et dégage les prises de position politiques s'ancrant dans une vision du féminisme. Publications sœurs bien que possédant chacune un mode opératoire distinct et une

esthétique singulière, *La Barre du Jour/La Nouvelle Barre du Jour* et *Les Têtes de pioche* offrent un espace de parole aux femmes et aux féministes plus radicales et partagent des caractéristiques similaires, notamment le recours à l'humour. Sarah Yahyaoui montre ainsi le rôle fédérateur des revues, entre lesquelles se déploient des réseaux de sens qui permettront de solidifier le mouvement féministe.

Élyse Guay analyse quant à elle des prises de paroles qui ont été peu étudiées jusqu'à présent dans l'histoire du mouvement féministe au Québec. Si, évidemment, ce sont des femmes qui ont majoritairement écrit en revue afin de promouvoir leur propre cause, tant d'un point de vue militant que pour investiguer esthétiquement les virtualités d'une *langue au féminin*, qu'en est-il des hommes qui écrivaient dans les mêmes lieux ? Guay s'intéresse ainsi aux discours des animateurs masculins dans *La Barre du jour* et *La Nouvelle Barre du jour*, lieux névralgiques où étudier l'émergence, puis la solidification du discours féministe au Québec. Si certains animateurs de la revue, note-t-elle, reproduisent des schèmes où la femme est posée comme un objet de désir et non comme un sujet possédant une agentivité, Guay s'attarde essentiellement à des textes où les auteurs dénotent une sensibilité et une prise de conscience à l'égard du féminisme. L'auteure montre ainsi comment Hugues Corriveau et Normand de Bellefeuille, notamment, véhiculent des positions d'alliés, en interrogeant les définitions de « masculin » et de « féminin » qui se révèlent stigmatisées par le biais de conditionnements culturels. L'article de Guay ne cherche pas à mettre de l'avant l'apport des hommes au féminisme pour oblitérer celui des femmes dans un mouvement qu'elles ont elles-mêmes conçu. Il engage plutôt à considérer comment le féminisme a contribué à non seulement renouveler les représentations des femmes

par elles-mêmes, mais comment il a aussi permis à des hommes de se penser dans des cadres plus ouverts, défaisant une représentation binaire du genre sexuel, dans une perspective que l'on pourrait rapprocher des théories *queer* qu'ont définies dans les années 1990 et 2000 des philosophes comme Judith Butler ou Paul Preciado.

L'importance du discours féministe aura également pour effet de cristalliser, autour de la revue *Hom-Info*, la pensée de groupes d'hommes sur des sujets prioritairement masculins comme la paternité ou l'homosexualité masculine. Dans son étude de cette revue, Jean-Philippe Warren montre la façon dont *Hom-Info* est d'abord le miroir des périodiques féministes : lors des premières années de sa publication, la revue ouvre un espace de discussion où les hommes cherchent à redéfinir leur masculinité en tentant de s'éloigner de la même vision patriarcale du rôle de l'homme mise en lumière dans les périodiques féministes. *Hom-Info* se veut un lieu de rassemblement, mais sa tentative de créer un nouveau discours sur la masculinité achoppe à cause de sa difficulté même à se positionner par rapport au féminisme. *Hom-Info* est en ce sens l'exemple d'une mise en récit qui devient intenable parce que la communauté gravitant autour de la revue se retrouve scindée entre un rejet des mécanismes du patriarcat et la critique plutôt réactionnaire des mouvements féministes, ceux-là mêmes qui avaient poussé les hommes à créer une revue reflétant leurs propres intérêts.

Bibliographie

- BERNIER-RENAUD, Laurence, Jean-Pierre COUTURE et Jean-Charles SAINT-LOUIS (2011), « Le réseau des revues d'idées au Québec : esquisse d'une recherche en cours », *Globe. Revue internationale d'études québécoises*, vol. 14, n° 2, p. 59-83, id.erudit.org/iderudit/1008782ar.
- FORTIN, Andrée (2006), *Passage de la modernité. Les intellectuels québécois et leurs revues (1778-2004)*, Québec, Presses de l'Université Laval.
- LACROIX, Michel (2011), « La francophonie en revue, de *La Nouvelle Relève* à *Liberté* (1941-1965). Circulation de textes, constitution de discours et réseaux littéraires », *Globe. Revue internationale d'études québécoises*, vol. 14, n° 2, p. 37-58.
- LACROIX, Michel (2012), « Sociopoétique des revues et l'invention collective des "petits genres" : lieu commun, ironie et saugrenu au *Nigog*, au *Quartanier* et à *La Nouvelle Revue française* », *Mémoires du livre*, vol. 4, n° 1, <http://id.erudit.org/iderudit/1013328ar>.
- NAREAU, Michel (2011), « Introduction. Une cartographie des revues culturelles au Québec », *Globe. Revue internationale d'études québécoises*, vol. 14, n° 2, p. 13-20, id.erudit.org/iderudit/1008779ar.